

Isaac Nizigama

La normalité du normal

La conscience humaine du parfait

Nouvelle édition adaptée



2021

La normalité du normal ou la conscience humaine du parfait

Illustration de la couverture: iStock: “*Portrait of happy multiracial couple enjoying sweet family moment with adorable little mixed raced daughters at home. Smiling cute small stepsisters cuddling cheerful parents, looking at camera*”.

©Isaac Nizigama

Tous droits réservés.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3245-9 (2^{ème} édition 2021)

© Isaac Nizigama

(Précédemment publié aux *Éditions Traditions & Modernité*, ISBN 978-2-925061-08-3).

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Du même auteur

Christianisme et Révélation divine : éléments de doctrine et d'histoire antique, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2021 (313 pages)

De séminariste à pasteur protestant évangélique : moments saillants de mon cheminement spirituel de type chrétien, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2021 (158 pages).

Pour une éthique entre philosophie et religion, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2021 (248 pages).

La vie a-t-elle un sens ? Quelques repères philosophiques, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2020 (185 pages).

Problématiques contemporaines en sociologie des religions, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2020 (221 pages).

Dix « catégories » pour comprendre les religions du monde, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2020 (495 pages).

Modernus et Moderna : Proximité et frontières, Vol. 1, Éditions Traditions & Modernité, Gatineau, 2019 (137 pages).

Certitude chrétienne, possible et vécue aujourd'hui, Éditions Lulu, 2018 (172 pages).

Darwinisme et éthique chrétienne : un dialogue de sourds,
L'Harmattan, Coll. « Religions et Spiritualité et
Religions, science de la vie et de la terre », Paris, 2018
(240 pages).

Introduction à la sociologie de la religion de Peter L. Berger,
Éditions L'Harmattan, Collection « Logiques sociales »,
Paris, 2017 (199 pages).

*Murundi qui es-tu ? Genèse et évolution de l'identité citoyenne
déchirée au Burundi, des origines à nos jours*, Éditions
L'Harmattan, Coll. « Études africaines », Paris, 2015
(320 pages).

*La « dialectique bergérienne » analysée et critiquée : étude du
rapport dialectique entre le pluralisme religieux et l'incertitude
religieuse dans la pensée de Peter L. Berger*, Presses
académiques francophones (Allemagne), Riga (Lettonie),
2012, (340 pages).

*Par-delà les gènes et les « mêmes » : l'éthique évolutionniste
« vraiment darwinienne » chez Daniel Clement Dennett*,
Éditions universitaires Européennes, Riga (Lettonie),
2012 (240 pages).

Dédicace

À mon père Gashwima Grégoire et à ma mère Ntahondi Élisabeth, qui ont rejoint le Créateur respectivement en 1990 et en 2020, soit à 30 ans d'intervalle.

Table des matières

DU MÊME AUTEUR	5
DÉDICACE	7
TABLE DES MATIÈRES	9
AVANT-PROPOS	11
MON PÈRE « CONNAISSAIT » LE SERMENT D'HIPPOCRATE	15
MON EXPÉRIENCE DE L'ANORMALITÉ SOCIALE	19
LE RESPECT DE LA VIE HUMAINE EST NORMAL	32
L'INGRATITUDE N'EST PAS NORMALE	36
LA JUSTICE EST NORMALE	49
LA JUSTICE CONCERNE CE QUI NOUS EST DÛ, C'EST UN DROIT	51
L'INJUSTICE EST ANORMALE MAIS EMPIRIQUE	57
LA NORMALITÉ DE LA JUSTICE EST EXIGÉE DES GOUVERNEMENTS.....	62
LA NORMALITÉ DE LA JUSTICE EST EXPRIMÉE DANS LE MESSIANISME	71
LA VÉRITÉ EST NORMALE	75
LE MENSONGE EST DIABOLIQUE	77
LA NORMALITÉ DE LA VÉRITÉ CONNAÎT DES EXCEPTIONS DANS CE MONDE	90
LE MONDE ACTUEL N'EST PAS DANS LA NORMALITÉ DE LA VÉRITÉ	101
DANS LA VIE SOCIALE, LA NORMALITÉ DE LA VÉRITÉ EST BÉNÉFIQUE	115
L'AMOUR EST NORMAL	125
LE VIOL EST CONTRAIRE À LA NORMALITÉ DE L'AMOUR.....	130
L'AMOUR PARFAIT N'EXISTE PAS DANS CE MONDE PRÉSENT	135

LE BON VISAGE PEUT DISSIMULER L'ANORMAL DE LA HAINE ET DU CRIME ...	143
LE BONHEUR EST NORMAL.....	161
LA RECHERCHE DU BONHEUR EST SOUS-JACENTE À TOUTES NOS ACTIVITÉS .	163
LA NORMALITÉ DU BONHEUR A QUELQUE CHOSE DE SURNATUREL	167
LA MORT ET LA SOUFFRANCE SONT ANORMALES	174
LA PRÉSUMPTION HUMAINE DU BIEN	181
CONCLUSION.....	189
INDEX.....	193

Avant-propos

Qu'est-ce qui est normal, dans notre entendement d'êtres humains doués de raison, entre mourir et vivre, entre faire le bien ou faire le mal, entre dire merci à quelqu'un qui vous a fait du bien et afficher son ingratitude? Est-il normal de faire le mal ou de faire le bien? Serait-il équivalent, comme semblent le dire certains aujourd'hui, de mener une bonne action ou d'en orchestrer une mauvaise? Acceptons-nous vraiment la réalité de la souffrance ou celle de la mort ou nous nous y sommes simplement résignés, faute de mieux, faute d'incorruptibilité, d'immortalité? Le monde tel qu'il est aujourd'hui est-il pour nous normal ou aspirons-nous à un monde meilleur ?

On pourrait allonger la liste d'interrogations dans ce sens mais il nous semble que l'idée traitée par ce livre est déjà lancée : la normalité n'est pas dans ce que nous considérons comme normal par notre expérience de ce qui arrive souvent ou toujours c'est-à-dire le monde tel qu'il est actuellement. La normalité n'est pas dans ce normal-là. Notre raison ne se contente pas de l'imparfait. Elle vise la perfection. Elle a conscience de celle-ci. Notre raison vise la connaissance vraie, absolue, simple et non contradictoire, incertaine. Elle perçoit que la normalité du normal empirique n'est pas la normalité vraie à laquelle nous aspirons.

Pour nous, ce qui est normal, c'est que nous puissions continuer à vivre. Mourir est un mal, c'est anormal. Les forces vitales se déploient incessamment contre celles de la mort parce que celle-ci n'est pas normale, elle ne peut

être la fin de la vie. Quoiqu'elle semble gagner sur la vie, cette victoire n'est jamais acceptée par l'être humain. La raison semble vouloir dépasser la mort en la relativisant par l'idée de l'immortalité. Elle semble vouloir dépasser le temps par l'idée de l'éternité. Ce qui est normal c'est aussi que nous fassions l'expérience du bien, partout et toujours. Le mal est anormal. Ce qui est normal pour nous, c'est qu'il y ait de l'amour autour de nous. La haine n'est pas normale. Ce qui est normal, c'est que nous jouissions du bonheur. Le malheur est anormal. La normalité n'est donc pas dans le normal empirique mais dans le normal idéal. L'idéal traduit ce qui est normal pour nous. Nous le recherchons tout au long de notre vie sans pouvoir l'atteindre mais cela ne diminue en rien le fait qu'il traduit la normalité, celle du monde tel qu'il devrait être. Voilà pourquoi la vie humaine apparaît un ensemble projets à la poursuite du normal idéal et la mort est un mal absolu puisqu'elle tend à anéantir tous les projets. Elle ne peut avoir le dernier mot puisqu'elle n'est pas normale. Au-delà de la mort, il doit y avoir la possibilité de parvenir enfin à l'expérience du normal.

Ce livre tente d'expliquer, en partant d'exemples concrets, certains issus des faits vécus et de l'histoire connue, d'autres trouvés par la raison, que la normalité du normal empirique est trompeuse et que nous, en tant qu'êtres humains, avons une conscience claire de ce qui est normal et qui doit être poursuivi en tant qu'idéal digne et irremplaçable car incarnant ce que nous comprenons comme la normalité vraie et réelle, c'est-à-dire la perfection. Cette normalité concerne le bien, la

justice, l'amour, le bonheur...elle transparaît dans nos revendications, dans nos révolutions, dans nos séparations, dans nos aspirations le plus profondes. Dans ce livre, nous commençons par notre propre histoire vécue pour illustrer le propos qui sera expliqué en détail dans les chapitres suivants.

**Mon père
« connaissait » le
serment
d'Hippocrate**

Quand¹ j'étais enfant, avant mes dix ans, j'avais une vision optimiste et idyllique du monde. Autour de moi, dans ma famille, personne ne semblait penser faire ni planifier le mal ou le malheur des autres. On vivait des ressources de la terre, de la nature. Mon père et ma mère n'étaient pas riches, mais nous avions un toit, de la nourriture et des boissons, bref le nécessaire pour vivre, tiré d'une vaste propriété foncière héritée des grands-parents. Dans les conversations avec les autres, on pouvait parfois parler des gens mauvais, qu'on appelait les « *barozi* » (les sorciers) qui tuaient des gens en utilisant des techniques occultes et des forces spirituelles qu'on appelait « *ibitega* » (les esprits mauvais). Mon père avait acquis un art de soigner les malades, même atteints de ces « *ibitega* ». Il utilisait des techniques spirituelles lui aussi, mais toujours pour soigner, pour guérir, jamais pour nuire. Les gens venaient chez nous en amenant des personnes malades qui pouvaient passer des mois et des mois en se faisant traiter par mon père. Il était comme un médecin traditionnel et notre maison familiale était devenue également une maison de soins. Ce qui me frappa dans cette activité de mon père, c'est qu'il ne mettait pas de prix sur ce qu'il faisait. Il ne demandait jamais d'argent ou de dons avant de commencer à soigner une personne qu'on lui amenait. Dès qu'on

¹ Les faits et les endroits ainsi que les moments mentionnés dans ce livre sont tous réels. Ils ne relèvent pas de la fiction. De même, les noms des personnes sont exacts et correspondent à des personnes réelles, encore en vie ou déjà décédées. Pour les lecteurs connaissant

amenait la personne, il commençait par l'examiner, non pas à l'œil nu ni en utilisant quelque instrument, mais en employant ses propres esprits qui lui disaient ce dont la personne souffrait. Une fois le diagnostic posé, il pouvait demander à la personne de rester chez nous pour les soins lorsqu'il s'estimait en mesure de la soigner et qu'elle était gravement malade, ou, tout simplement, lui dire de rentrer pour revenir à partir de chez elle, ou alors, cas très rare d'après ce que j'ai observé, de renvoyer la personne voir d'autres guérisseurs, s'estimant incapable de la soigner et sans même y tenter quelque chose. Souvent, dans ce dernier cas, la personne ne survivait pas quand bien même elle allait voir d'autres guérisseurs. Car ce dernier cas était pratiquement désespéré et mon père le savait, non après avoir tenté en vain de soigner la personne, mais immédiatement après avoir consulté ses propres esprits. Je me rappelle une histoire que ma mère a racontée quelques années avant la mort de mon père. Ce dernier lui aurait confié, lorsqu'ils étaient seuls, ensemble dans leur chambre à coucher, que ses esprits lui avaient dit :

— *Nous devons partir, te quitter.*

— *Mais, pourquoi ?* demanda-t-il

— *Parce que tu es devenu vieux !*

Et pourtant, à ce moment, il n'avait même pas encore soixante ans puisqu'il mourra à cet âge-là quelques années plus tard. C'est après sa mort que nous avons

les lieux mentionnés, ils pourront reconnaître les personnes qui sont mentionnées dans ce livre.

compris que ces esprits lui annonçaient, de manière implicite, sa propre mort imminente. Ils lui annonçaient leur départ vers un autre hôte. Est-ce qu'ils voulaient utiliser l'un de ses fils? Ils ne dirent rien de tel. Car, ses deux fils que nous étions, moi et mon petit frère, étions lancés sur le chemin de la modernité par le truchement de l'école. Et la modernité reconnaît difficilement l'existence des esprits. Elle préfère d'ailleurs en ignorer complètement l'activité puisqu'hors de portée de la science qui la fonde. Mon père est mort lorsque j'étais déjà en neuvième année du secondaire et mon petit frère Jean était en sixième année primaire. À cette époque d'ailleurs, réussir au Concours national donnant accès à l'école secondaire n'était pas chose aisée au Burundi, surtout lorsqu'on était de l'ethnie majoritaire (hutue). Après avoir doublé trois fois en sixième année, j'ai pu devenir le premier de ma colline natale, Ruziba, à réussir à ce Concours, à la grande fierté de mon père. Il avait fait tout pour me scolariser et voulait m'orienter, coûte que coûte, vers la voie de la modernité. C'est ainsi qu'il m'a fait circuler dans plusieurs écoles (Kishinge, Mpanda, Gatagura, Musigati, puis encore Gatagura), cherchant par tous les moyens, comment je pourrais évoluer intellectuellement et devenir quelqu'un pouvant travailler à l'amélioration des conditions de vie de notre famille et de notre pays.

Mon expérience de l'anormalité sociale

Je me rappelle cependant qu'à cette époque, après la première année en sixième à Gatagura, j'ai fait deux autres années, c'est-à-dire deux redoublements en sixième, à Musigati où mon père m'avait emmené espérant que je réussirais le fameux Concours national, mais en vain. De retour à la maison, durant les vacances de la saison sèche, il m'a appelé dans leur chambre à coucher afin de tenir conseil avec moi à propos de la suite des choses. Il me dit :

- *Mon fils, Zahaki* (c'est comme ça qu'il prononçait mon prénom : Isaac).
- *Oui, père!* répondis-je.
- *Comme tu vois, tu n'as pas réussi le concours national. Je sais que tu avais réussi cette année, mes esprits me l'ont dit, mais on t'a volé tes résultats.* Expliqua-t-il.

Quand il disait cela, je savais que c'était vrai parce que ses esprits que je voyais à l'œuvre dans son art de soigner les malades ne mentaient pas. Et moi-même, je croyais que j'avais bien travaillé durant ce Concours cette année-là, mais mon nom n'est pas sorti parmi les lauréats. Ce sera plus tard, lorsque la politique du pays va changer, que ces vols de résultats seront confirmés. En effet, on a pu savoir que le régime du Président Bagaza Jean-Baptiste avait instauré une sorte d'« *apartheid scolaire* »

pour limiter le nombre d'enfants de l'ethnie majoritaire (les Hutus) pouvant accéder aux études secondaires. On marquait sur les copies des élèves, à leur insu et rien qu'en regardant leur apparence physique, une lettre pour identifier les Hutus (la lettre « U ») et une lettre pour identifier les Tutsis (la lettre « T »). Ce faisant, lorsque les correcteurs envoyaient les copies corrigées au ministère de l'Éducation qui devait déterminer le nombre d'élèves qui allaient entrer en 7^e année, les fonctionnaires qui devaient faire ce travail, et qui durent tous être des Tutsis, choisissaient les lauréats à faire passer uniquement (ou presque) parmi les copies portant la lettre « T », d'une part. De l'autre, ils échangeaient les copies des élèves brillants portant la lettre « U » contre celles qu'ils voulaient faire réussir alors qu'ils n'avaient pas de bons résultats tout en portant la lettre « T ». De cette façon, les élèves de l'ethnie hutue, fussent-ils brillants, ne pouvaient pas passer qu'en très petit nombre, la sixième année pour entrer au secondaire, sauf si leur apparence physique pouvait les faire passer pour des Tutsis. Lorsque j'ai appris l'existence d'une telle politique ségrégationniste, qui a été confirmée par les autorités après l'avènement de la démocratie au Burundi, en particulier à partir de 2005, j'ai compris que mon père avait vu juste sans connaître cette politique. J'avais réussi au Concours, à Musigati, mais on ne m'a pas permis de passer parce que j'étais membre de l'ethnie qu'on ne voulait pas en grand nombre au secondaire.

Cela étant dit, revenons sur la conversation avec mon père et en présence de ma mère. Nous étions seulement

trois dans la chambre. Les autres enfants n'ont pas été convoqués. On prenait d'ailleurs en même temps de la bière locale (*ugwagwa*) pendant qu'on parlait. Mon père continua :

— *Comme tu n'as pas donc réussi, mon fils, je vais te proposer une chose. Tu vois, tu as déjà 16 ans. Tu peux faire autre chose. Je vais chercher pour toi un capital pour que tu fasses un peu de commerce. Cela te fera vivre. Cependant, je te laisse choisir. Si tu veux essayer une dernière fois, j'irai demander pour toi une place en sixième année encore à Gatagura. Le choix t'appartient.*

Gatagura était l'école où j'ai fait la majeure partie de mes études primaires. Il y avait très peu d'écoles chez nous à cette époque. J'ai commencé ma première année à l'école dite « Yaga Mukama » (« *Parle Seigneur* »), une école initiée par les missionnaires catholiques en vue de scolariser la masse paysanne majoritairement de l'ethnie hutue. C'était à Ruziba, ma colline natale (en commune Mpanda). Un catéchiste qui se prénomait François, venait me chercher chez nous et m'emmenait à cette école devant la succursale catholique. On étudiait assis sur des roches, en plein air, sous un arbre. Je me rappelle que je ne portais même pas de chemise, rien qu'une petite culotte. Pour apprendre à écrire, j'écrivais sur des feuilles de bananier vertes, avec des stylos que le catéchiste nous donnait en début de classe pour les récupérer après la classe.